

---

Pierluigi BASSO FOSSALI, Marion COLAS-BLAISE, dirs, *La Notion de paradigme dans les sciences du langage*

Liège, Presses universitaires de Liège, coll. Signata, 2017, 412 pages

Jacques-Philippe Saint-Gerand

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11687>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.11687

ISSN : 2259-8901

**Éditeur**

Presses universitaires de Lorraine

**Édition imprimée**

Date de publication : 31 décembre 2017

Pagination : 438-440

ISBN : 9782814305076

ISSN : 1633-5961

**Référence électronique**

Jacques-Philippe Saint-Gerand, « Pierluigi BASSO FOSSALI, Marion COLAS-BLAISE, dirs, *La Notion de paradigme dans les sciences du langage* », *Questions de communication* [En ligne], 32 | 2017, mis en ligne le 31 décembre 2017, consulté le 05 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11687> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.11687>

---

Tous droits réservés

le développement s'autorise de franches incursions aux frontières d'une métaphysique qui sert la déconstruction anthropologique du hasard, sans forcément trouver de contrepoint par la mise en visibilité des logiques d'actions concrètes des joueurs. Ce faisant, l'analyse s'élève à un niveau culturel piqueté d'exemples de terrain, mais qui achoppe sur la mise en visibilité des objets techniques composant l'existence sociale de l'aléa, et des usages en acte qui en sont faits par les individus. Notamment, une grande place est donnée à l'analyse du hasard comme exutoire à la modernité et au progrès technique. Mais le raffinement des dispositifs ludiques qui orchestrent des hasards maîtrisés, tels que ceux proposés par le PMU, la FDJ ou encore les machines à sous décrites par Natasha Dow Schüll (*Addiction by design. Machine gambling in Las Vegas*, Princeton, Princeton University Press, 2014), n'est-il pas aussi l'expression la plus aboutie de cette modernité ? Dans son acception mystique également, le hasard est présenté au travers des représentations pessimistes et fatalistes qu'il active chez les enquêtés. Mais comment se traduit-il au cœur de leurs logiques d'actions ou des structures sociales normatives ? Pensons par exemple à l'éthique protestante telle que présentée par Max Weber, et l'ignorance des individus quant au mérite de leur accès au paradis. Actualisée dans le capitalisme et le libéralisme, cette dimension mystique fait aujourd'hui du hasard un révélateur des compétences individuelles à construire son destin, à provoquer et à saisir sa chance. L'auteure esquisse l'analyse de ces constructions normatives contemporaines, sans pour autant porter une discussion critique sur les injonctions qui en découlent, relatives à la performance et à l'autonomie de l'individu. Plus globalement, la large place accordée à l'étude des symboles et de la forme sociale du hasard assure la richesse de l'analyse, mais tend à occulter les logiques pragmatiques des acteurs, voire la problématique générale de l'acte de jeu. Plaisir de jouer ou appât du gain sont ainsi éclairés au prisme des angoisses morbides et de la transcendance sacrée du hasard. Cet ouvrage ouvre donc la voie à une convergence des apports théoriques pour faire exister le hasard comme forme sociale opérante, apportant une contribution certaine à la déconstruction ontologique et culturelle du jeu, et invitant à en explorer les fonctions après en avoir déconstruit la notion.

**Victor Potier**

*Certap, université Toulouse 2 Jean Jaurès, F-31000  
victor.potier@univ-tlse2.fr*

## Langue, discours

**Pierluigi BASSO FOSSALI, Marion COLAS-BLAISE, dirs, *La Notion de paradigme dans les sciences du langage***

Liège, Presses universitaires de Liège, coll. Signata, 2017, 412 pages

L'inépuisable et brillante activité heuristique, rédactionnelle et éditoriale de Marion Colas-Blaise trouve encore à s'illustrer dans la parution de ce fort volume de la revue belge *Signata. Annales des Sémiotiques*, qui l'associe à Pierluigi Basso Fossali pour livrer un état des lieux de la notion de paradigme dans les sciences du langage. La question est d'importance et, de même que dans le cas de la notion d'énonciation – voir ici le compte rendu de *L'Énonciation aujourd'hui : un concept clé des sciences du langage* –, elle s'impose avec urgence à notre attention en raison des multiples acceptions sous lesquelles elle peut être comprise. Pour éclairer ces complexités, les maîtres d'œuvre du dossier ont réuni autour d'eux-mêmes, également rédacteurs, dix chercheurs témoignant d'intérêts très différents mais parfaitement représentatifs des contextes contemporains d'emploi du terme « paradigme ». Ils ont aussi choisi de regrouper les contributions par paires en se laissant la liberté d'un dernier sous-ensemble *Varia* (pp. 313-370), sur lequel je reviendrai. On observera que ces regroupements tendent à présenter une vision de plus en plus élargie de la notion.

Dans l'ordre du volume, cette exploration du paradigme commence par l'examen de l'impact de l'histoire : *La Vie des paradigmes*. Dans « Naissance d'un paradigme : la catégorie du déterminant dans les grammaires de l'époque classique. L'exemple de l'article défini » (pp. 21-36), Mathieu Goux, en doctorant attentif de Nathalie Fournier, explore un corpus de grammaires du <sup>xviii</sup> siècle et montre la progression qui mène peu à peu à la prise en compte de l'article comme classe grammaticale au <sup>xviii</sup> siècle. Pour sa part, Jean-François Sablayrolles (pp. 37-50) étudie la « Créativité lexicale en discours liée à l'existence de paradigmes morphologiques et flexionnels, mais également sémantiques et prosodiques (intonatifs) ». Dans le second sous-ensemble, intitulé *Pratiques paradigmatiques*, Catherine Fuchs (« Comparaison et paradigme » [pp. 51-64]), étudie les liens existant entre l'expression linguistique de la comparaison et les types de paradigmes qu'elle met en œuvre. Ce qui amène l'auteure à distinguer entre les paradigmes extensionnels correspondant à des catégories ontologiques et les paradigmes intensionnels fondés sur une propriété que vérifie par excellence un parangon. Nathalie Rossi-Gensane distingue, dans « Syntaxe et

paradigme(s) : outre les relations de dépendance, les relations d'équivalence » (pp. 65-99), micro et macrosyntaxe pour étudier les cas de coordination et d'apposition et montrer en quoi ils relèvent de paradigmes distincts (équivalence et entassement). Ces deux premiers sous-ensembles permettent de poser *La mise en question des paradigmes*. Ce à quoi s'attache Danielle Leeman dans « Les paradigmes comme échos / véhicules des représentations sociales : l'exemple de structures de type Prép + N » (pp. 101-128) où, sur la base de nombreux exemples (en école, à l'école, en collège, au collège, en lycée, au lycée, en faculté, à la faculté, en université, à l'université, etc.), elle montre que les membres d'un même paradigme, en fonction de l'impact des représentations socio-culturelles sur l'usage linguistique, n'ont pas les mêmes probabilités d'occurrence en discours. Véronique Traverso propose une « Déambulation autour du paradigme et de la temporalité de l'interaction » (pp. 129-144) dans laquelle elle examine pourquoi et comment la linguistique interactionnelle peut trouver des ressources pour son appareillage descriptif et conceptuel dans la notion de paradigme. Les *paradigmes en discours* font l'objet du quatrième sous-ensemble de ce volume. Emmanuelle Prak-Derrington, dans « Quand les syntagmes se font paradigmes : la cohésion rythmique de la répétition » (pp. 145-174), s'appuie sur le principe d'équivalence de Jakobson pour étudier les figures de construction dites de répétition (anaphore, épiphore, antépiphore, chiasme, etc.), dont elle montre comment elles s'instituent par le rythme en mode de structuration textuelle.

Revenant à son objet d'étude de prédilection, le point de vue, Alain Rabatel, dans « La notion de paradigme au défi du texte : l'exemple des paradigmes entrecroisés de l'énonciation et du point de vue » (pp. 175-204), souligne les difficultés liées aux opérations de substitution, commutation, à la notion de rapports associatifs, dans la constitution de la définition de paradigme ce qui lui permet d'envisager un processus de *paradigmatisation* entrant lui-même dans le paradigme linguistique des processus de création : *lexicalisation, dictionnarisation, grammaticalisation, pragmatization*... Avec cette étude se referme la part la plus grammaticale et linguistique, au sens strict, du volume. S'ouvre dès lors le volet proprement sémiotique avec l'étude des *Degrés de complexification paradigmatique*. Jacques Fontanille, dans « Paradigmes d'alternatives syntagmatiques : la manifestation est une compétition » (pp. 205-220), sur la base de l'observation de l'existence de paradigmes de paradigmes, de paradigmes de syntagmes, de paradigmes de procès, de paradigmes de sémoses, invite avec autant de force que d'élégance à réviser en

profondeur l'organisation de l'immanence linguistique et sémiotique. Dans le cadre de la sémiotique de l'énonciation, Marion Colas-Blaise propose d'étudier « Le paradigme entre système et procès ; La question de la reformulation » (pp. 221-246), et montre quel intérêt il y a pour l'étude du sens à concevoir le paradigme « comme le lieu d'une variation interne et intrinsèque » (p. 242) plutôt que comme un objet discret et stable, en insistant sur l'idée de gradualité. Un approfondissement supplémentaire des réflexions se marque dans la section *Conditions de résistance d'une notion classique*. Émir Badir et Lorenzo Cigana (pp. 247-268), dans « Systématiser les associations ; Le concept hjelmslevien de paradigme et son héritage greimassien », étudient l'évolution de cette notion chez Ferdinand de Saussure, Louis Hjelmslev et Algirdas Julien Greimas et montrent comment la définition de cette notion a pu être utile au structuralisme pour stabiliser la variabilité protéiforme des phénomènes de la vie du langage. D'un point de vue épistémogique, on sera plus circonspect sur l'emploi par les auteurs de l'adjectif de relation *hjelmslevien* ou *greimassien*, qui, sémantiquement, ne dit pas exactement la même chose que le syntagme adnominal de *Hjelmslev*, de *Greimas*. Pierluigi Basso Fossali (pp. 269-312) étudie abondamment « La prestation sémantique de l'organisation paradigmatique. Pressions, compétitions et résonances entre langue et discours », pour aboutir à la conclusion que « la reconnaissance d'une unité est déjà une question qui dépend d'un parcours interprétatif répondant à la dialectique entre une exploitation praxéologique de la densité et un respect de toutes les règles de discrétisation linguistique qu'on peut convoquer de manière pertinente par rapport au genre et au domaine » (p. 308)... CQFD !

Une dernière section, sobrement intitulée *Varia*, se détache de l'objet constituant le corps principal de ce volume et propose deux contributions de plus large empan, toutefois extrêmement précisément liées au questionnement sémiotique. Adrien Mathy (pp. 313-340) tente de « Formaliser le trope. De la subjectivité linguistique à la subjectivité épilinguistique », et de remplacer la notion d'écart par une interface à plusieurs niveaux permettant d'intégrer le processus tropique dans une modélisation de la sémosie. Les premiers éléments présentés sont très prometteurs. Enfin, Lia Kurts-Wöste (pp. 341-370) développe une analyse des « Formes symboliques artistiques au prisme de la musique ; pour une approche trans-sémiotique », qui est une façon finement argumentée de reprendre le projet de la *Philosophie des formes symboliques* de Ernst Cassirer (Paris, Éd. de Minuit, 1972 [1923]), et de proposer une vision personnelle

de la sémiotique des cultures dont elle pense qu'elle peut être le meilleur garant d'un patrimoine théorique garantissant tout autant le passé que l'avenir des productions artistiques de telle ou telle culture. Chaque contribution de cet imposant volume est accompagnée d'une bibliographie soignée. Des résumés en anglais et en français des articles ainsi que des notices biographiques présentant les auteurs complètent cet ouvrage, à qui – indépendamment de son importance – manque seulement un index précis des notions ou concepts abordés pour devenir un réel et nécessaire outil de travail, présentant un état de l'art de la question toujours cruciale du sens à donner à la notion de *paradigme*.

Jacques-Philippe Saint-Gerand

CeReS, université de Limoges

[jacques-philippe.saint-gerand@unilim.fr](mailto:jacques-philippe.saint-gerand@unilim.fr)

**Karine BERTHELOT-GUIET, Jean-Jacques BOUTAUD, dirs,**  
*Sémiotique, mode d'emploi*  
Lormont, Éd. Le Bord de l'eau, coll. Mondes marchands,  
2015, 412 pages

Cet ouvrage collectif se présente en premier lieu comme une somme de travaux ayant en commun la mobilisation d'une sémiotique « appliquée » (p. 8) à l'heure de sa mobilisation dans le cadre d'approches communicationnelles. D'abord, et la quatrième de couverture est explicite, il ne faut pas mésinterpréter le titre : « *Sémiotique, mode d'emploi*, n'a évidemment rien d'un manuel ». Il faut lire le titre en le mettant au pluriel : modes d'emplois. Autrement dit, à travers les treize textes réunis (sans compter les introductions à l'ouvrage et aux deux parties qui le composent), ce sont autant d'utilisations très concrètes de la sémiotique à des fins de compréhension de situations de communication qui sont proposées. La somme des contributions est trop volumineuse pour que chacune soit examinée en détail et c'est l'ouvrage dans son ensemble, sa diversité mais surtout ses récurrences, qui vont être discutées ici. Karine Berthelot-Guiet et Jean-Jacques Boutaud (« Avant-propos – Sémiotique, mode d'emploi », pp. 5-14), puis l'un (« L'outil et l'éthos. Sémiotique et communication mises à l'épreuve des organisations et des marques », pp. 15-44) et l'autre seuls (« Rhétorique de l'image : une aventure publicitaire », pp. 45-62) et enfin Benoît Heilbrunn et Jean-Paul Petitimbart (pp. 63-69) offrent une longue introduction à l'ensemble. La partie 1, intitulée « Productions médiatiques », est constituée de textes de Perrine Boutin, Étienne Candel, Pauline Gauquié, Gustavo Gomez Mejia et Aude Seurrat (« "Le sens, c'est par là..." Manipulations ordinaires des productions médiatiques », pp. 101-130), Yves Jeanneret

(« Le guide touristique, un objet écrit pragmatique », pp. 131-172), Emmanuel Souchier et Adeline Wrona (« L'impensé du texte. Pour une approche sémiotique du texte entre "image du texte", rhétorique et médiation, pp. 173-190), Andrea Catellani (« Le discours de justification des démarches de responsabilité sociétale d'entreprise : observations sémiotiques », pp. 191-220) et enfin Nicole Pignier (« Regard sémiotique sur l'identité numérique des marques », pp. 221-254). La deuxième partie, « Discours marchands », réunit les contributions de Karine Berthelot-Guiet, Caroline Marti de Montety et Valérie Patrin-Leclère (« Sémiotique des métamorphoses marques-médias », pp. 255-292), Nicolas Couégnas et Érik Bertin (« Les stratégies doxales dans les signatures publicitaires de marque », pp. 293-324), Didier Tsala Effa (« Des structures aux figures : À propos des jeux d'ingrédience dans la construction des vitrines de vente des marques de luxe », pp. 325-354), Valérie Brunetière (« Eau aromatisée et parfums corsés à l'aune de la sémiologie des indices », pp. 355-386), et Anthony Mathé (« L'opérativité de l'analyse sémiotique en communication. Récits et croyances cosmétiques », pp. 397-410).

La répartition des textes *grosso modo* par objets (« médias », « commerce ») ne doit pas obérer une unité certaine que l'on pourrait caractériser par le chapeau « sémiotique, marketing et communication », pour reprendre le titre de l'ouvrage de Jean-Marie Floch (Paris, Presses universitaires de France, 1990), qui est une des références majeure commune à nombre de contributions. Qu'on ne s'attende cependant pas à trouver des carrés sémiotiques, même si un certain classicisme prévaut en termes d'ancrages théoriques, la priorité est donnée à la réflexion sur la méthode, sur l'application plus qu'au processus applicatif lui-même. L'ouvrage propose d'ailleurs une mise en forme originale à la fin de chaque texte. Au lieu de la traditionnelle bibliographie, la plupart des textes (excepté les premiers) s'accompagne des « repères théoriques » sous la forme de tableaux proposant les entrées « type(s) d'approche(s) sémiotique(s) », « terrain ou objet », « concepts – mots-clés », « méthodes et/ou outils », formule d'ailleurs de l'ordre du manuel – elle en a le caractère pratique. Ceci permet de se rendre compte en un coup d'œil des tendances théoriques regroupées dans l'ouvrage. L'École de Paris y tient la place principale, d'Algirdas Julien Greimas aux travaux post-greimassiens – notamment Jacques Fontanille – et poststructuralistes, en passant par Louis Hjelmslev ou encore Jean-Marie Floch. Roland Barthes aussi est très sollicité, et une certaine narratologie qui en découle, en toute logique lorsqu'il s'agit de publicité, d'image, de rhétorique. À